

LA CHAPELLE ST-ANTOINE DE L'OCHSENBODEN

par Ella Studer, Chippis

Le petit plateau accroché à 1068 m. d'altitude aux flancs nord du Corbetschgrat, l'Ochsenboden, a un nom significatif : Sol ou Plateau des bœufs ! Non loin du rocher où croulent les derniers vestiges du château de Beauregard à l'entrée du Val d'Anniviers, il domine les premières collines du Bois de Finges et le village industriel de Chippis. Aujourd'hui, ce plateau est presque entièrement boisé de sapins et de jeunes mélèzes, de bouleaux et de quelques pins. Les bourgeois de Sierre et de Salquenen y montaient autrefois leur gros bétail par l'ancien chemin passant à Niouc, tandis que les chèvres et les moutons pouvaient y accéder par un étroit sentier partant du chemin du Val d'Anniviers dans le Bois de Finges et gravissant en lacets la pente abrupte et rocheuse.

Sur cette piste, à 20 minutes environ du plateau, se trouvait au 18^e siècle déjà, un naïf oratoire fixé contre un arbre, avec une Piété et un St-Antoine l'Ermite (protecteur des animaux) que les usagers du sentier et les bergers du plateau invoquaient pieusement. Au milieu du siècle dernier, vers 1880, le Conseil Bourgeoisial de Sierre fit élever à cet endroit un oratoire en bois plus important, avec une statuette de St-Antoine et une jolie Piété en bois peint (toutes deux recueillies par M. Elie Zwissig, ancien président de Sierre). Le lieu était devenu un pèlerinage fréquenté particulièrement par la population de la partie allemande de la région (Salquenen-Tourtemagne). M. Elie Zwissig se souvient fort bien que sa grand'mère de Tourtemagne y montait chaque 17 janvier (fête de St-Antoine l'Ermite), et cela malgré son âge, l'éloignement et les difficultés du chemin à cette saison. La partie française de la contrée se rendait plus volontiers en pèlerinage à Notre Dame des Neiges à Crétel/Randogne ou à Longeborgne près de Bramois. M. Antoine Walther de Glarey se voua le siècle dernier,

à l'entretien de cet oratoire en bois, faisant les quêtes, l'illuminant le 17 janvier, à la Toussaint et à Nouvel-An.

Le 6 juillet 1921, les ouvriers d'une entreprise de Granges, occupés à des travaux sur la route du Val d'Anniviers, provoquèrent par inadvertance un important incendie qui épargna l'oratoire en bois, mais qui détermina la Bourgeoisie de faire édifier un oratoire en pierre, dont la construction fut confiée à M. Michel Antille à Sierre, et qui fut béni le 13 septembre 1925 par M. le Curé Luc Pont (actuellement chanoine de la cathédrale de Sion). A la même époque fut fait, le long du sentier, le Chemin de Croix. Les pèlerins étaient nombreux, déposant leur offrande : cierges, rameaux, fleurs, mais parfois aussi morceaux de fromage ou de viande séchée, aubaine sans doute fort appréciée par les animaux de la forêt ! M. Michel Antille s'étant rendu un jour à l'oratoire y trouva un superbe morceau de viande séchée qu'il s'empressa de descendre au curé de Sierre.

Il y a 25 ans M. Adrien Caloz, menuisier à Sierre, préconisa avec enthousiasme la construction d'une chapelle sur les lieux du pèlerinage ; il fit appel dans son entourage à toutes les bonnes volontés : apport d'un petit capital, de matériaux, de travaux bénévolement accomplis pour la Vierge et le Saint. Son appel fut entendu. Au printemps 1938 la chapelle actuelle était achevée et les 14 stations du Chemin de Croix rafraîchies et telles que nous les voyons aujourd'hui : en pierres naturelles, surmontées d'une petite croix en fer forgé. Dans la Patrie valaisanne du 31 mai 1938, un participant décrit la cérémonie d'inauguration, qui avait eu lieu le dimanche précédent par « un temps doux et couvert » précise le narrateur. Tout comme pour l'oratoire en 1925, c'est M. le Curé Luc Pont qui procéda ce jour-là à la bénédiction de la nouvelle chapelle.

L'événement peut sembler banal à l'indifférent ou au distrait, mais il ne l'est point pour celui qui considère combien de dévouement a été nécessaire pour ériger ce modeste sanctuaire en pleine montagne, sur cette pente raide exposée aux vents et à la chaleur, loin de tout chemin carrossable, dans une région sans eau. Chaque outil, chaque sac de ciment, chaque litre d'eau, a dû être monté du chemin du Val d'Anniviers à dos d'homme ou de mulet, péniblement, durant près d'une heure de marche, ou descendu (l'eau notamment) de l'Ochsenboden.

Il n'est pas possible de citer tous ceux qui par leur don ou leur travail (souvent l'un et l'autre !) ont contribué à la construction de la chapelle St-Antoine :

M. Adrien Caloz a non seulement été l'un des animateurs les plus actifs de cette réalisation, mais il y participa par différents travaux de menuiserie, dont la croix en bois placée au-dessus de la porte de la chapelle.

M. Michel Antille et son fils René y ont collaboré en fournissant du ciment et 10 jours de travail bénévol.

M. Joseph Delpretti, gypsier-peintre, s'est occupé de la peinture.

MM. Clément Révilloud et Louis Walther, ouvriers d'usine, Robert Masserey et Adolphe Zablotz, maçons, Gaspard de Courten, Jean Schmidt et Célestin Pont, agriculteurs, la famille Edouard Bonvin et bien d'autres encore, tous de la région, se sont consacrés d'une façon ou d'une autre à l'achèvement de la pieuse entreprise.

Les bancs du sanctuaire, datés pour la plupart de 1937, et portant les initiales des donateurs, nous parlent aussi de ce dévouement.

M. Louis Tonossi, négociant, et Mme Antoinette Tabin ont été parrain et marraine de la cloche, sur laquelle est peint le nom du Saint. Le Dr Erasme Zufferey, vicaire à Vissoie, relate au début de ce siècle dans des manuscrits traitant de l'histoire du Val d'Anniviers, qu'elle avait été, à l'origine, une cloche de gare que le préfet Roua de Grimentz avait acquise pour la petite chapelle privée (bâtie en 1887) de son mayen de Sempellet près de Fang ; cela n'est pas impossible, des cloches ayant effectivement été utilisées avant 1880 sur la ligne Bouveret-Sierre pour annoncer le départ des trains. A l'époque de la construction du sanctuaire sous l'Ochsenboden, cette cloche, descendue de Sempellet, se trouvait à titre provisoire à Ste-Thérèse de Noës, d'où elle fut enlevée, puis transportée à St-Antoine par MM. Michel Antille et Célestin Pont. Sa voix claire porte au loin dans la vallée.

M. Adrien Caloz s'occupa de « sa » chapelle aussi longtemps que cela lui fut possible, puis il laissa ce soin à de plus jeunes. Actuellement c'est M. Roger Produit, caporal de la Police Municipale de Sierre, qui, en souvenir de son grand-père Adrien Caloz, s'acquitte avec beaucoup de zèle et de cœur de ce pieux devoir. Il ne manque pas une occasion de restaurer ou d'embellir la chapelle : au-dessus de l'autel en bois un St-Antoine surmonté d'une croix (décoration murale en catelles du céramiste valaisan Alfred Wicky), deux candélabres en fer forgé fixés au mur recouvert d'un badigeon vert pâle, des statuettes du Christ et de la Vierge, une croix en bois avec le Crucifié, quelques fleurs artificielles, enlèvent à la chapelle, malgré son éloignement de toute habitation, cette atmosphère de délaissement, d'abandon, que dégagent si souvent, hélas, ces sanctuaires isolés.

Depuis la mise en service en 1955 du chemin du château d'eau en-dessus de Niouc, chemin permettant un accès facile et commode à l'Ochsenboden, la Bourgeoisie de Sierre n'a plus intérêt à entretenir le sentier malaisé menant du Bois de Finges au plateau. C'est donc M. Produit, avec l'aide de quelques amis, qui, chaque printemps, s'occupe de cette réfection, débroyant, élargissant, consolidant. Les pèlerins et les promeneurs non motorisés (qui malheureusement se font de plus en plus rares !) pourront donc continuer à gravir sans difficulté ce ravissant Chemin de Croix où les 14 stations s'étagent, espacées dans le bas, plus proches vers la chapelle, et le long duquel le botaniste avisé remarquera parmi les bouleaux, les sorbiers, les viornes, les frênes, les chênes, des tilleuls en buissons et d'autres essences.

Aujourd'hui l'usage de certains pèlerinages se perd peu à peu, du fait d'un indéniable scepticisme en face de différentes croyances que l'on juge surpassées, mais aussi en raison de la répugnance croissante de la jeunesse pour l'effort de la marche. Le pèlerinage de St-Antoine n'échappe pas à cette tendance. Toutefois, nombreux encore sont ceux qui vont implorer le Saint, et la messe qui y est dite une ou deux fois l'an y attire en général une centaine de personnes venant de Sierre, Miège et Salquenen.

La chapelle St-Antoine, comme tout lieu sacré, a ses mystères...

L'on raconte que vers la fin du siècle dernier quelques membres des Bourgeoisies de Sierre et de Salquenen se rendirent un jour à l'Ochsenboden pour un contrôle de limites entre les deux communes. L'un d'eux se moqua de ses compagnons qui s'arrêtaient devant l'oratoire et se recueillaient. Au retour il trébucha sur une racine, tomba, et se fractura une jambe sur le lieu même de son blasphème ! Cet événement fit naturellement grande impression à l'époque !

M. Clément Révilloud, ancien ouvrier d'usine, fut parmi ceux qui transportèrent sur place les matériaux nécessaires à la construction de la chapelle actuelle. Il y a 63 ans aujourd'hui ; sa mémoire est encore excellente et c'est avec plaisir qu'il évoque le passé déjà lointain où, enfant, il gravissait avec son père le petit sentier passant devant l'oratoire en bois où, à cette époque-là, une messe était dite par un curé des environs au moment de la coupe des bois en général. Il conte un souvenir personnel qu'il n'a pu chasser de son esprit, malgré tant d'années écoulées depuis :

C'était un 17 janvier aux environs de 1920 ; sortie de l'usine de Chippis au début de l'après-midi, M. Clément Révilloud, son cousin Antoine Révilloud et un certain Jean Schmidt décidèrent, vu la fête

du Saint et le temps agréable, de monter prier à l'oratoire. La plaine était sans neige, ainsi que le bas du sentier. A un moment donné M. Clément Révilloud remarqua au-dessus d'eux, sur les lacets du petit chemin, un homme vêtu de drap ou « Trilch » roux (« Trilch », tissu grossièrement tissé, inusable, brun-roux à Savièse et Evolène, noir dans le Val d'Anniviers) marchant lentement et lourdement comme le ferait un homme âgé. M. Révilloud se demandait avec curiosité qui pouvait être ce pèlerin solitaire, et le montra à Jean Schmidt qui l'aperçut aussi, tandis que le cousin Révilloud prétendait ne pas voir l'homme en question. Ce dernier disparut d'ailleurs un instant plus tard. Arrivés à l'endroit où il avaient nettement vu l'homme sur le sentier, enneigé à cette altitude, MM. Clément Révilloud et Jean Schmidt constatèrent avec stupéfaction qu'aucune trace de pas n'était visible dans la neige, ni sur le sentier, ni en dehors de celui-ci, et jusqu'à l'oratoire rien ne leur révéla le passage récent d'un être humain, malgré leurs recherches. Lui et Jean Schmidt ne trouvèrent jamais une explication à ce fait mystérieux et M. Clément Révilloud a conclu son récit en disant pensivement : « Je ne crois pas aux revenants... mais à cette histoire j'y pense encore ! ».

Les traditions se perdent malheureusement de plus en plus, même au fond des vallées. Il est d'autant plus réjouissant de voir les descendants d'Adrien Caloz, avec d'autres croyants de la région, maintenir avec fidélité l'émouvante coutume d'illuminer certains soirs la chapelle St-Antoine et les 14 stations au moyen d'innombrables cierges et bougies dont la population de la contrée leur fait don à cet usage.

Le 24 décembre, veillée de Noël, ou si le temps est nettement défavorable (grands vents, pluie ou bourrasque de neige) le jour de Noël ou le jour des Rois, ainsi que le 17 janvier, fête du Saint, toute la Noble Contrée, de Sierre-Glarey à Montana, voit le flanc sombre du Corbetschgrat, aride, triste, s'illuminer et resplendir dans la nuit, témoignant que la foi et l'esprit de dévouement sont toujours vivants. Car ce n'est nullement dans un but de propagande touristique que M. Roger Produit et ses compagnons affrontent les 15 lacets du rude sentier qui, à cette saison, est parfois hautement couvert de neige ou bien dangereusement verglacé, mais uniquement par piété et par respect d'une vieille tradition. Actuellement c'est donc M. Roger Produit avec, en général, MM. Max Theler et Othmar Pfyffer, bourgeois de Sierre, qui remplissent cette tâche méritoire, tandis que le 17 janvier c'est M. Othmar Pfyffer qui s'en charge.

Le 24 décembre 1958, vers 14 h. $\frac{1}{2}$ environ, MM. Roger Produit, Max Theler et le jeune Victor Guntern (M. Othmar Pfyffer n'étant pas disponible ce jour-là) franchissent le pont du Rhône à la sortie de Glarey, entrent dans le Bois de Finges sur la route cantonale, quittent celle-ci après 700 m. pour « couper » à travers un pré sec et pierreux et atteindre la route du Val d'Anniviers... le sentier de la chapelle est là, à gauche, il n'y a plus qu'à le suivre !

En vêtement de travail, solidement chaussés, chargés de 250 bougies, de longs cierges dont quelques-uns proviennent d'un pèlerinage à Lourdes, et de torches résineuses qui éclaireront leur descente dans la nuit, ils s'engagent dans le sentier d'une longue foulée calme et régulière, trahissant leur habitude des pistes montagnardes. Les conditions sont favorables : le sentier semble être libre de neige jusqu'à la chapelle, pas de verglas, peu ou presque pas de vent ; le ciel est couvert, d'un gris de plomb, mais Max Theler assure que la neige qu'il « sent » dans l'air ne sera que pour le lendemain !

En cette journée d'hiver sans soleil et sans neige rien ne vient adoucir l'âpreté d'une région pareille à celle que parcourent les trois hommes. Toutefois le vert sombre du raisin d'ours tapissant la pente sur de vastes étendues, les fruits bruns tombés d'un pins, la silhouette gracieuse d'un bouleau, la pyramide d'un genévrier, une grosse pierre qui, telle un siège, invite à une courte halte, et le regard qui plonge de si haut sur l'impressionnant chaos de la vallée entre La Souste et Sierre, ainsi que sur le ruban gris du Rhône assagi en aval de Chippis, donnent, malgré la mauvaise saison, un charme prenant à ce pays, et le font aimer. D'ailleurs, n'est-ce pas *leur* pays !

Les premières stations sont dépassées depuis longtemps. Auprès de chacune d'elle, sur la pierre devant le grillage, M. Produit fixe 4 bougies, avec l'habileté et le savoir-faire que donne l'habitude. On ne les allumera qu'en redescendant. M. Theler a pris de l'avance ; il a déjà atteint le but puisque l'on entend la cloche lancer son appel dans la plaine. Les lacets du sentier se resserrent, les stations sont de plus en plus rapprochées l'une de l'autre et... voici la chapelle ! Elle est là, en pierres grises de la région, adossée à la montagne, avec sa cloche d'où pend un câble en acier, son toit en tôle cuivrée qui la préserve un peu des intempéries ; des pins et une grande croix fixée sur le roc la dominent ; en retrait l'ancien oratoire en maçonnerie se serre contre elle comme s'il désirait se cacher ; au-dessus de la porte et du grillage la croix en bois d'Adrien Caloz avec le millésime 1938.

Il est 16 h. Il ne fait pas froid pour la saison, mais un bon feu serait tout de même le bienvenu ! Le bois mort n'est pas rare dans les alentours et bientôt, sur la plate-forme devant la chapelle, la flamme pétille et redonne de la vie aux doigts quelque peu engourdis. Un écriteau « Attention, évitez de faire du feu » incite à la prudence. Mais avec M. Produit l'on peut être tranquille, il connaît tout le danger que représente une étincelle dans une contrée aussi sèche ; il ne cessera de veiller pendant la flambée et ne quittera les lieux qu'après avoir contrôlé les cendres.

Maintenant il est temps de se mettre à l'ouvrage : placer environ 200 bougies et cierges dans, devant, et à proximité de la chapelle ! Les grands cierges ont leur place toute indiquée à l'intérieur du sanctuaire, derrière le grillage. A côté de la chapelle le roc se creuse et offre un emplacement idéal, à l'abri de tout vent, pour un grand nombre de bougies. Les autres sont mises dans les porte-bougies en fer forgé de l'ancien oratoire et tout autour de la chapelle, fixées dans la neige ou dans la terre, contre le roc.

L'ombre envahit la plaine. 17 h. $\frac{1}{4}$. L'instant est venu de donner vie à toutes ces bougies prêtes à illuminer la nuit. Chacun s'occupe de son « secteur » ! Un faible vent s'est levé, désignant sans tarder toutes les bougies mal placées, trop exposées à son souffle. Il faut les déplacer, voir comment elles se comportent ailleurs, les déplacer une fois encore... en mettre davantage à l'intérieur de la chapelle. Enfin toutes les flammes brillent, droites et calmes ! Un souffle de vent plus fort remet tout en question : les flammes vacillent, luttent avec désespoir, ne forment plus qu'un minuscule point lumineux... vont-elles mourir et faudra-t-il renoncer à l'illumination ? Non, le vent se calme, les flammes se redressent et brillent... victorieuses ! Elles sont fortes maintenant et, à moins d'un vent violent, ne s'éteindront plus.

La nuit est là. Dans la plaine les lampes sont allumées et chacun se prépare pour la fête de Noël. Les mamans de Glarey montrent à leurs petits la chapelle illuminée et leur disent que l'Enfant Jésus vient d'allumer les bougies à St-Antoine et que dans un instant ils LE verront descendre de la montagne, par le sentier, pour récompenser les enfants sages. Comme chaque Noël, la dame solitaire de Montana est sans doute à sa fenêtre ; elle aura vu la chapelle s'éclairer et elle va suivre des yeux la descente en zig-zag des torches. Elle écrit un jour à M. Produit pour le remercier et lui dire combien elle éprouvait de joie et de réconfort de cette belle coutume, à laquelle elle ne manquait jamais d'assister de loin.

Le feu est bien mort, la chapelle refermée, toutes les bougies brûlent... Enfin l'on peut redescendre dans la vallée où chacun est attendu dans sa famille pour fêter Noël. Le jeune Victor Guntern enflamme sa torche et dévale rapidement le sentier ; il allumera les bougies des 14 stations et attendra ses compagnons au bas. M. Produit et M. Theler le suivent un instant plus tard, contrôlant en passant si toutes les bougies sont bien placées et brûlent normalement.

Toutes les personnes de la région peuvent suivre des yeux cette descente à la torche, mais savent-elles en imaginer le charme un peu irréel, envoûtant ? Ce moyen d'éclairage d'un temps révolu projette une lumière largement suffisante pour assurer une marche sans incident sur le sentier, mais cette clarté est instable, capricieuse, faisant surgir subitement un tronc par ici, une roche par là, et les rejetant tout aussi rapidement dans la nuit, prêtant des formes bizarres aux arbres et aux pierres, et laissant dans l'ombre tant d'inconnu !

Vers le pont du Rhône, comme le faisait autrefois Adrien Caloz alors que l'âge le retenait en plaine, son petit-fils et ses amis s'arrêtent et contemplent avec émotion l'immense tache de lumière situant la chapelle, et les lumières plus faibles du Chemin de Croix s'étageant sur la pente de la montagne noire, telles une procession de pèlerins, cierge à la main. Il y a 14 stations, mais seuls onze foyers éclairés sont visibles : la conformation du terrain ou des buissons cachent-ils les trois autres, ou bien les bougies étaient-elles trop exposées au vent et se sont-elles déjà éteintes ?

MM. Roger Produit et Max Theler, ainsi que leur jeune compagnon, sont satisfaits et heureux : une fois encore, en cette nuit de Noël, les gens de la région, en regardant la montagne, verront que St-Antoine veille sur eux !
